

Quand les mâles dominaient...

Controverses autour de la hiérarchie chez les primates

Résumé

La hiérarchie de dominance a constitué un modèle d'organisation majeure dans l'étude des primates. Elle constituait une telle évidence qu'elle était devenue synonyme d'organisation sociale. Début des années soixante-dix, la primatologue Thelma Rowell remet le concept en question. Elle lui opposera de très nombreuses critiques, allant jusqu'à suspecter le fait que la hiérarchie n'aurait finalement été qu'un artéfact des recherches. Quelques années plus tard, Shirley Strum reprend le débat : la hiérarchie est un mythe. La contestation sera reprise dans une controverse plus vaste concernant de multiples questions : le genre des observateurs, l'influence de l'idéologie des rapports de force, la non-neutralité des théories bio-sociales, les méthodes de terrain, voire l'influence de l'observateur sur ce qu'il étudie.

Mots clés : Primatologie-Dominance-Hiérarchie- Genre- Organisation sociale.

Dominance d'un concept

« *Les mâles, dans pratiquement tous les groupes sociaux de primates, jouent un rôle particulier dans la défense contre les prédateurs, et ce plus spécialement encore lorsqu'un petit est menacé* » écrit, au tout début des années soixante-dix, la primatologue Alison Jolly dans son livre sur l'évolution du comportement des primates [1972 :73]. On peut dès lors, continue-t-elle, affirmer que la défense du groupe fait partie non seulement des prérogatives des mâles chez les singes, mais qu'elle revient aux mâles dominants, voire « *qu'elle est le signe le plus clair de la dominance (...)* Quand une troupe de babouins des savanes rencontre un grand félin, elle opère un retrait en formation de bataille, les femelles et les juvéniles d'abord, les grands mâles avec leurs formidables canines ensuite, s'interposant entre la troupe et le danger ». Ce superbe modèle d'organisation, cependant, conclut Jolly, connaît une exception : les babouins de la forêt d'Ishasha observés par la primatologue Thelma Rowell en Ouganda s'enfuient dans le plus grand désordre à la vue des prédateurs, chacun selon ses propres capacités de vitesse ; ce qui veut dire les mâles loin devant, et les femelles, encombrées de leurs petits, peinant à l'arrière.

Ce manque flagrant d'héroïsme, comme Thelma Rowell le qualifiera elle-même¹, n'était en fait qu'une extravagance parmi d'autres dans le comportement de ces babouins particuliers. Elle apparaît cependant cohérente avec une caractéristique plus générale, et plus étonnante encore de l'organisation de cette troupe : d'après Thelma Rowell, les babouins d'Ishasha ne connaissent pas la hiérarchie. Aucun mâle ne semble dominer les autres, ni pouvoir s'assurer les privilèges liés au rang. Bien au contraire, une atmosphère paisible règne dans la troupe, les agressions sont rares et les mâles semblent beaucoup plus attentifs à coopérer qu'à entretenir

¹ Thelma Rowell, Interview par l'auteur, Juin 2003. Cette interview a été conduite au cours d'une recherche préalable à la réalisation d'un documentaire (Vinciane Despret et Didier Demorcy "Non Sheepish Sheep", 2005) produit à l'occasion de l'exposition "Making things public. Atmospheres of Democracy"; ZKM de Karlsruhe, Printemps 2005. Voir à ce sujet Vinciane Despret, 2006.

la compétition qui règne dans les autres groupes [1972 : 44]. Les interactions sont amicales et détendues, une bonne part des activités sociales consistant en des toilettages sociaux mutuels. La primatologue rapporte une observation plus déroutante encore : il ne semble pas y avoir de hiérarchie entre mâles et femelles. Au contraire, affirme Rowell, il y aurait comme une inversion des rôles puisque la charge d'organiser les déplacements quotidiens et d'en assurer la direction, normalement dévolue aux « mâles dominants », est en fait assumée par ces dernières.

Les babouins observés par Rowell, semblaient dangereusement vouloir remettre en question le modèle d'organisation qui s'était alors imposé dans toutes les recherches. Ce modèle était à ce point devenu incontournable qu'il dirigeait, sur chaque terrain, les premières questions de l'enquête : celle-ci se devait de commencer par la découverte de la hiérarchie et l'établissement du rang de chaque individu. L'issue de chaque conflit était soigneusement notée, tout comme étaient relevés, comme indices infaillibles de la dominance, les stratégies d'évitement, de la part des subordonnés, lorsqu'un objet de convoitise risquait de provoquer un conflit, et la capacité de « supplanter », de la part des dominants, sans qu'il y ait l'ombre d'une velléité de contestation.

Ce schème d'interaction en lui-même justifiait rationnellement l'existence de la hiérarchie ; elle s'installait en lieu et place des conflits compétitifs, parfois très violents, autour des ressources. La hiérarchie de dominance était d'ailleurs si communément acceptée que lorsqu'un chercheur n'arrivait pas à déterminer le rang de chacun, le concept de « dominance latente » venait combler le vide factuel : la dominance doit être si bien installée qu'on ne peut plus la percevoir [Rowell, 1978].

Le concept avait pris son origine dans les travaux de l'éthologue Norvégien Thorleif Schjelderup Ebbe, dans la seconde décennie du XX^{ème} siècle. Il observa chez la poule domestique l'installation de ce qui prendra le nom de « pecking order » en raison de la forme des interactions : « qui donne des coups de bec à qui » permet de décrire une hiérarchie linéaire, relativement simple et stable une fois qu'elle est installée, au sein de laquelle chaque animal prend sa place en fonction des coups donnés et reçus. Ce modèle d'organisation fut accueilli avec enthousiasme au tout début des années trente par les éthologues et les primatologues, qui le redéfinirent en termes de priorité d'accès à ce qui fait l'objet d'une compétition. A partir des années trente, et de manière de plus en plus indiscutable, « *la dominance allait devenir aux primatologues ce que les liens de parenté sont aux anthropologues : le soubassement le plus mythique, le plus technique et le fondement disciplinaire des outils conceptuels du terrain* » [Haraway, 1992 : 164].

Une hiérarchie bien utile

On le constate à la lecture des travaux qui ont nourri la naissance de la primatologie, entre les années trente et les années soixante, la hiérarchie de dominance s'inscrit de manière très cohérente dans le schème plus général de l'organisation sociale des animaux, et plus particulièrement des babouins, espèce largement privilégiée au cours de cette période [Strum et Fedigan, 2000 : 3-49]. Les sociétés de babouins sont organisées autour des mâles, les relations sont marquées par une intense compétition pour l'accès aux femelles et à la nourriture, elles sont très agressives, rigidement organisées et très hiérarchisées. Les rôles sociaux sont distribués en fonction du sexe : les mâles sont les défenseurs de la troupe, ils la policent et en assument l'ordre ; les femelles sont décrites comme des mères entièrement dévouées à leurs petits, sexuellement à la disposition des mâles en fonction du rang de ces derniers mais n'ayant à proprement parler aucun rôle social.

On peut attribuer la paternité de cette description au travail du pionnier de la primatologie anglo-saxonne, Solly Zuckerman. Ayant observé, fin des années vingt, la colonie des quelque cent babouins que le zoo de Londres avait réunis dans une cage, Zuckerman en déduisit, au vu du conflit incessant autour des femelles et du bain de sang que ces conflits avaient provoqué, que la compétition pour l'accès à la sexualité était une caractéristique générale des primates, et qu'une hiérarchie rigide s'installait entre les mâles pour réguler ces conflits. La dominance qui régit la priorité de l'accès aux ressources est essentiellement déterminée par la capacité de combattre. [Zuckerman, (1932), 1981:237]. De ce fait, elle remplit une double fonction ; d'une part, une fois installée, elle réduit les interactions agressives puisque les animaux, en fonction de leur rang, utiliseront la menace ou l'évitement et la soumission; d'autre part, la dominance sanctionne un avantage sélectif puisque les mâles les "mieux adaptés" se garderont l'exclusivité de l'accès aux femelles et auront plus de descendants. Les scientifiques les plus influents, comme l'anthropologue Sherwood Washburn, menant ses recherches avec des babouins en Rhodésie, ou son élève Irven DeVore, travaillant au Kenya, contribueront à rendre la théorie de la dominance populaire à la fois dans le champ de la primatologie et dans les domaines qui s'en inspirent, comme l'anthropologie: « *les caractéristiques principales de l'organisation des babouins sont dérivées d'un modèle complexe de dominance au sein des mâles adultes qui habituellement assure la stabilité et une relative paix dans le groupe, un maximum de protection pour les mères et les petits, et la probabilité la plus élevée que les enfants seront ceux des mâles les plus hauts dans la hiérarchie* » [cité par Jolly, 2000 : 78].

Chercher l'erreur

A la lecture de ces conclusions, on ne s'étonnera pas du fait que les découvertes de Rowell, avec ses babouins paisibles et totalement ignorants des règles de la hiérarchie, aient pu rencontrer quelques résistances chez ses collègues. En outre, ils remettaient en cause un autre dogme des recherches : toutes les troupes de babouins devaient obéir à une organisation identique. La similitude entre elles, qu'elles se situent au Kenya, en Afrique du Sud ou en Rhodésie, était justifiée par le fait qu'elles devaient toutes résoudre le même problème : la survie dans la savane, avec son manque de ressources, ses prédateurs et la rareté des arbres et de sites protégés permettant de leur échapper.

Dès lors, si un groupe de babouins prenait la fantaisie de s'écarter du modèle, il fallait chercher l'erreur du côté des babouins. L'histoire s'était déjà produite. Lorsque Ronald Hall revint de son propre terrain d'Afrique du Sud, au début des années soixante, avec des observations assez similaires à celles de Rowell, on en conclut que les babouins qu'il avait étudiés... devaient appartenir à une autre espèce [Rowell, 1978, non-publié]. Les babouins d'Ishasha recevront un traitement relativement similaire : s'ils sont si excentriques, c'est simplement parce qu'ils ont vécu dans des conditions tout à fait exceptionnelles qui ont modifié certaines caractéristiques de l'espèce. Ils n'ont subi aucune des pressions environnementales qui sont le lot des babouins des savanes, puisqu'ils ont évolué dans une niche écologique à la limite d'une forêt. Ils n'ont donc rencontré ni le problème des sites protégés, ni celui de la nourriture — les arbres ont largement pourvu à leurs besoins— ni celui des prédateurs, auxquels ils ont toujours pu facilement échapper. Qu'ils se comportent comme des anges n'avait donc rien de surprenant dans un tel paradis. Le problème était réglé, en tout cas provisoirement.

Rowell, en effet, va dans un premier temps concéder le fait que l'originalité de ses babouins tient aux conditions écologiques. Certes, écrit-elle, son collègue Stuart Altmann a sans doute raison d'affirmer, elle le cite, qu'« *une société rigidement organisée par la dominance est une*

composante de l'adaptation des babouins à la vie au sol » [1964 : 126]. Le fait que les babouins d'Ishasha ne soient ni agressifs, ni hiérarchisés, constituerait sans doute une exception qui confirme la règle².

Quelques années plus tard, le ton change. En 1972, dans un livre qui reprend ses travaux, et de manière plus radicale encore, en 1974, dans un article intitulé « *The concept of social Dominance* », Rowell remet totalement en cause l'existence non seulement de la hiérarchie mais également celle de la compétition et de l'agressivité. L'argument de DeVore, quasi unanimement accepté, et selon lequel la hiérarchie et la compétition sont le résultat du fait *d'avoir quitté les arbres pour un environnement découvert* ne tient pas la route. Ce ne sont pas les conditions de vie des babouins qui les rendent agressifs et hiérarchisés. Ce sont les conditions d'observation.

Ce que Rowell désigne sous le nom de « conditions d'observation » n'a cependant rien à voir avec un quelconque filtre de la subjectivité qui imprégnerait les recherches. C'est Zuckerman qui avait lancé cette accusation, lors d'un congrès en 1963, en remarquant que *le tempérament et le sexe de l'observateur pourraient constituer des filtres importants dans le fait de déterminer le nombre de comportements agonistiques (agressifs et peureux) des animaux* [Rowell, 1972 : 64]. Une réponse de la bergère au berger pourrait s'imposer. Le concept de dominance ne devrait-il s'avérer lui-même n'être en définitive, comme Rowell le suggère, « *que le résultat d'une forme inconsciente d'anthropomorphisme : est-ce que notre propre espèce serait plus que les autres liée par des relations hiérarchiques, du moins entre les mâles qui ont le plus écrit sur le sujet ?* » [1974 : 132]. Rowell sait que cet argument pourrait être à double tranchant. Non, la différence des comportements des babouins n'est pas due à des problèmes de « filtre », ni à des questions de subjectivité. La hiérarchie et la compétition n'apparaissent si bien que parce que les chercheurs les ont activement suscitées [Rowell, 1972 : 72 ; 1974]. Les travaux de ses collègues rendent en effet visible une étrange tendance statistique, une dichotomie inattendue. La dominance — et la compétition qu'elle est censée réguler — n'émerge si bien que dans deux conditions bien particulières : les recherches en captivité, et les terrains où les animaux sont observés en liberté... mais nourris par les chercheurs pour être approchés. Elle n'est qu'un artefact. En revanche, là où les primatologues ne nourrissent pas les animaux et optent pour la méthode d'habituation, la hiérarchie n'est généralement pas évoquée — si ce n'est sous la forme de la concession faite à l'autorité des anciens, sous l'étiquette de « hiérarchie latente ».

Création d'un artefact

Les recherches en captivité sont toutes calquées sur le même modèle. Pour étudier la dominance, les scientifiques appairent deux à deux les singes et les mettent en compétition pour un peu de nourriture, pour l'espace, voire pour la possibilité d'éviter un choc électrique. Or, supposons, explique Rowell, que deux singes sauvages totalement étrangers l'un à l'autre sont placés dans ce genre d'épreuve et qu'on leur propose une grappe de raisin. L'un des deux peut être un peu plus affamé, ou particulièrement amateur de raisins, ou encore plus à l'aise dans la situation de captivité, voire s'avère plus chanceux, et attrape la grappe. L'expérimentateur enregistre que « Chanceux » est dominant dans ce test. Dès lors que les singes utilisent, tout comme les expérimentateurs, leurs observations pour prédire le résultat ultérieur de leurs rencontres, il est probable qu'au test suivant, si les conditions restent les

² Elle n'avait en fait, comme elle me l'expliquera, peu d'alternative, à moins d'affirmer que toutes les recherches de ses prédécesseurs et collègues étaient fausses, sans bases pour étayer cette accusation. [Lettre du 7 mai 2006].

mêmes, « Chanceux » aura plus de chance encore d'attraper le raisin. Et chaque itération de l'épreuve viendra confirmer une prédiction de plus en plus fiable, tant pour l'expérimentateur que pour les singes. « *L'expérimentateur pourra affirmer que ses tests expérimentaux ont démontré une relation de dominance entre ses singes, alors qu'en fait, ceux-ci l'ont causée* » [Rowell, 1974 :136].

En outre, lorsqu'on analyse les épreuves un peu plus compliquées dans lesquels des groupes sont mis en présence, on remarque que la dominance tient aux contextes d'interaction. Un dominant dans les tests d'appariement deux à deux peut se retrouver le plus bas dans la hiérarchie si tout le groupe est réuni et que ses « subordonnés » organisent une coalition. Le *dominant* n'existe en fait pas. Ceci se confirme si l'on observe attentivement la manière dont les singes se prêtent mutuellement attention, et l'asymétrie qui se dessine. Les « dominants » sont la plupart du temps indifférents à la présence des autres. En revanche, les subordonnés sont sans cesse en train d'observer, de surveiller, d'agir ostensiblement en fonction de la présence de ces derniers. On remarque fréquemment, de leur part, des attitudes de « soumission provocante » : ils réagissent avec une attitude de soumission exacerbée à tout mouvement des dominants, suscitant parfois chez ces derniers des réactions agressives. Ces réactions de « soumission provocante » ne sont en fait que le produit des conditions de stress engendrées par la captivité ; de même que la compétition et la hiérarchie qui en découle ne sont que les artefacts induits par un dispositif avare en nourriture et en espace.

Or, constate Rowell, certaines conditions de terrain sont une réplique de ces dispositifs. Elle avait déjà fait une allusion à ce phénomène en 1967 : « *des hiérarchies de dominance clairement tranchées et maintenues par des combats ont déjà été observées chez des groupes en liberté qui venaient aux sites de nourrissage pour une grande part de leur alimentation. Les animaux ont beaucoup plus d'interactions agonistiques quand ils se nourrissent sur une source alimentaire importante mais faite d'une pièce que quand la nourriture se présente sous la forme de petits fruits mais dispersés sur les arbres* » [1967 :229]. La critique, en 1972, est beaucoup plus explicite, et plus directement adressée à ses collègues. Ceux-ci ne pratiquent pas l'habituation, ils ne restent pas assez longtemps sur le terrain pour s'approcher de leurs animaux. Pour pouvoir les filmer ou les observer, ils les approvisionnent ou leur lancent quelques petits morceaux de nourriture, provoquant de ce fait de sérieux conflits entre les singes³. « *Il semble tout à fait possible que de très nombreuses caractéristiques dont on pensait qu'elles étaient associées au fait de descendre des arbres et de vivre dans des espaces découverts (DeVore, 1964) pourraient être en fait liées à la pratique de nourrir artificiellement les animaux. Une de ces caractéristiques est un très haut degré d'agressivité et une hiérarchie évidente entre les mâles adultes, ce qui constitue les descriptions qu'on a faites des macaques et des babouins qui ont été approvisionnés, mais qui n'a pu être observé chez les babouins d'Ishasha qui ne l'ont pas été* » [1972 :72].

Controverses

Les critiques que Rowell adresse à la dominance n'ont pas été isolées, même si leur radicalité apparaît, à l'époque, relativement exceptionnelle. La majorité des contestations prend plutôt la forme d'une remise en question de l'idée de l'universalité des modes d'organisation, sans

³ L'hypothèse selon laquelle les femmes observeraient moins de conflits chez les primates peut recevoir ici une explication plausible : dans les années soixante, les femmes n'avaient pas accès aux carrières universitaires et se cantonnaient dans les recherches de terrain. Elles restaient de ce fait plus longtemps et pratiquaient des méthodes d'habituation moins intrusives [Despret 2002, 2007 a]. Jane Goodall est un cas un peu à part dans la mesure où elle a créé des sites d'approvisionnement pour pallier aux conditions impossibles de son terrain.

nécessairement remettre en cause l'idée de l'existence de la hiérarchie. On peut entrevoir l'état des lieux du débat lorsque, quelques années plus tard, en 1981, dans un vaste dossier consacré à la dominance et dirigé par Irwin Berstein [1981 : 419-457] Robert Hinde et Saroj Dattaz entament leur article par ce constat: « *nous ne serons certainement pas les seuls commentateurs qui maugrèreront à la vue d'encore un article sur un concept souvent sur-utilisé, mal utilisé et sur-discuté et pourtant si utile qu'est la dominance* » [1981 : 42]. Berstein, comme nombre de ses collègues, veut conserver le concept de dominance, mais demande une révision de celui-ci. Les incohérences sont trop nombreuses, les critères mal corrélés, le vainqueur d'un conflit dans une situation sociale donnée ne l'est pas dans une autre. Il insiste sur le fait que les compétences sociales et la capacité d'enrôler des alliés modifient sans cesse les rôles de dominant et dominé, et que les contextes peuvent inverser l'appartenance à un rang donné dans la hiérarchie. Au coeur du débat, le problème de la prédiction s'avère crucial. Comment garantir au concept de dominance la valeur prédictive que tout bon scientifique est en droit d'attendre si les diverses situations sont si mal corrélées ? Les auteurs qui répondent à Berstein vont prendre des positions diverses. Certains envisagent de renoncer à utiliser la notion de dominance; d'autres en démontrent la pertinence ou plaident pour son utilité, d'autres encore, comme Barbara Smuts vont contester son existence de manière plus affirmée.

A la lecture de cette controverse, et des contestations que le concept a pu soulever, on est en droit de s'étonner de la suite de l'histoire. Loin de s'étioler par désintéret ou par la reconnaissance de son inutilité, la hiérarchie de dominance continue de qualifier les comportements sociaux et charrie dans son sillage une bonne part des conceptions qui en avaient garanti la légitimité : compétition, agression, rapports de force, supériorité des dominants, suprématie des mâles sur les femelles⁴. En 1983, par exemple, un article de Jacques Beaugrand réaffirme avec force les avantages sélectifs de la dominance, qui assure la sélection du plus adapté. Il utilise ça et là les travaux de ceux qui l'ont radicalement contestée, mais en occultant complètement la remise en cause que proposent ces derniers.

Imprévisibles babouins

On s'étonnera plus encore en analysant la réception extrêmement violente qui fut faite aux résultats des travaux de Shirley Strum, à la fin des années 70. Après des années d'observation des babouins de Pumphouse, au Kenya, Strum en effet arrive à cette conclusion : « *La domination des mâles est un mythe* » [1990 : 137]. La hiérarchie ne peut en aucun cas rendre compte de l'extraordinaire complexité de la vie sociale des babouins [1981 : 199]. Toutes les observations concordent : les mâles les plus agressifs, et classés le plus haut dans la hiérarchie si l'on prend le critère de l'issue des conflits, sont le moins souvent choisis comme compagnons-consorts par les femelles et ont un accès bien moindre aux femelles en oestrus. Contre toute attente, lorsqu'un mâle a l'avantage dans un conflit, c'est le vaincu qui est le mieux traité. Il jouit des attentions des femelles réceptives, on lui cède des aliments appréciés, on le toilette souvent. L'issue du conflit, explique Strum, semble montrer qu'il ne s'agit pas d'un simple problème de dominance ou d'accès aux ressources, et que ces notions doivent être sérieusement remises en question pour comprendre les relations qui se nouent.

En observant qui fait quoi, Strum est arrivée à la conclusion que les « dominants » classés selon les interactions antagonistes sont en fait les nouveaux arrivants dans la troupe. En outre,

⁴ Voir par exemple son importance dans les recherches sur le toilettage social [Despret, 2007, b].

le vainqueur d'un conflit, le plus souvent, s'en va sans réclamer ce pourquoi il était sensé se battre. Ce double constat l'engage à formuler une hypothèse alternative : on a toujours pensé que les interactions antagonistes avaient pour motif la compétition autour des ressources. Visiblement, l'enjeu de l'agression n'est pas là. Les ressources ne sont que le prétexte de l'agression, elles n'en sont presque jamais le véritable objet.

Pourquoi les nouveaux arrivants de conduisent-ils de manière si déroutante et pourquoi agressent-ils et effraient-ils les autres si l'agression n'offre aucun avantage ? La raison en est simple : quand un babouin nouvel arrivant tente de s'intégrer dans une troupe, il va s'attacher à établir des relations avec les mâles résidents. Il les suit, fait des approches fréquentes, qui peuvent être des salutations ou des attaques. Chaque nouveau venu fera tous les efforts possibles pour arriver au centre. Ces « agressifs » seront souvent des adolescents « 'mal dégrossis' et ignorants », qui, la plupart du temps, n'aboutissent pas à grand-chose, si ce n'est à effrayer ou à énerver les autres. En dehors de l'agressivité, peu de solutions s'offrent à ces nouveaux venus. Ils sont craints et donc « dominants » si tant est que ce terme désigne encore quelque chose, mais ni la crainte ni cette prétendue dominance ne leur donnent réellement accès à ce qu'ils désirent. Ceci permet de mieux comprendre à présent pourquoi le vaincu d'un combat reçoit tous les soins. Les anciens sont dominés et moins agressifs, mais ils réussissent le mieux, parce que leur intelligence et leur inventivité sociale leur ont permis de se créer un réseau d'amitiés que les jeunes n'ont pas encore pu se constituer. Les atouts des mâles plus anciens sont la connaissance du réseau, des stratégies et la maîtrise des tactiques indispensables. Comment pourrait-on encore parler de hiérarchie, dans un univers aussi compliqué ?

L'accueil réservé à son travail sera, je m'en suis étonnée, désastreux. On l'accusera d'avoir inventé ses données — « *il y a forcément une hiérarchie chez les mâles de Pumphouse* » s'entendra-t-elle répéter à l'envi par les « dos argentés » des universités [1990 : 203]. Pourquoi donc, après tant de controverses, après des critiques aussi radicales que convaincantes, en est-on resté aussi attaché à une vision de l'organisation sociale aussi simpliste et rigide ? Pourquoi, en d'autres termes, la hiérarchie a-t-elle semblée si importante aux yeux des primatologues ? Les raisons sont multiples, elles sont surtout très hétérogènes ; elles-mêmes ont fait l'objet de pas mal de controverses⁵.

Pourquoi une théorie domine

On pourrait tout d'abord envisager de lire cette controverse sous le signe du genre [Haraway, 1992 ; Fedigan et Fedigan, 1989 ; Strum et Fedigan, 2000 ; Despret, 2002]. Cette hypothèse a déjà été mentionnée, qu'on se souvienne des « filtres » de l'observateur selon le tempérament ou le sexe suggérés par Zuckerman, ou de l'intérêt des « mâles humains » pour la hiérarchie évoqué par Rowell. Strum a fait l'objet d'une interprétation relativement similaire, quoique bienveillante, de la part de Boris Cyrulnick dans la préface de son livre : « *quand les éthologues mâles décrivaient la dominance, ce mot faisait référence à une série de comportements caractérisés, se servir le premier, menacer, prendre. Depuis que les éthologues femmes décrivent la dominance, ce mot se rapporte à une manière de tisser un réseau affectif, une série d'échanges affiliatifs, de communications sensorielles agréables qui structurent le groupe* » [1990 : 16]. Penser simplement que le sexe de l'observateur influence ce qui est privilégié dans l'observation, voire ce qui s'impose comme signification, ne nous

⁵ Voir, à cet égard, l'accueil mitigé réservé au livre de Donna Haraway [1992] in Strum et Fedigan [2000].

mènera cependant pas très loin [voir Stengers 1991 ; Latour, 2000]. Cette hypothèse ne permet en tout cas pas de comprendre pourquoi la hiérarchie semblait si importante, et pourquoi, parmi ceux qui l'ont critiquée, on trouve majoritairement, mais non seulement, des femmes.

Ne le négligeons pas, la primatologie est l'une des sciences les plus connectées aux problèmes vitaux humains : l'amour maternel, l'agression des mâles, le sexe, les classes sociales, la guerre, la paix, les visions de la nature et de la nature humaine [Fedigan et Fedigan, 1989]. Cette connivence a été largement renforcée, dans les années soixante, du fait de l'étroite complicité qui s'est créée entre la primatologie et l'anthropologie et à l'intense intérêt de cette dernière pour cette question [Haraway, 1992 : 123].

D'abord, ce modèle d'organisation sera le candidat idéal pour expliquer l'évolution du comportement social, ce que l'anthropologie avait inscrit dans son cahier des charges. [Strum, 1982]. Ensuite, le modèle de la dominance apporte des réponses simples et convaincantes à la question des mécanismes qui assurent la stabilité sociale, et ce, de manière plus particulière encore, dans l'atmosphère d'insécurité d'après la guerre. Certaines théories portaient clairement l'ambition de la recherche d'une forme de naturalisation de l'organisation sociale et politique des humains [Haraway, 1992 ; Despret, 2002] ⁶. On peut, avec Haraway [1983] relever deux tendances caractéristiques des discours sur la dominance.

D'une part, ces théories proposent, légitimement, voire naturalisent une certaine conception politique de l'organisation sociale en créant des liens serrés entre corps physiologie et corps politique. Le corps politique, comme le corps physiologique, se décline en une série de fonctions hiérarchisées, impliquant la compétition et la division du travail. Des expériences, menées notamment par le primatologue Carpenter (mais bien d'autres ont répliqué ce type d'expérimentations), consistaient par exemple à retirer systématiquement le mâle dominant d'une troupe, pour observer les effets de sa disparition. Le groupe social se délite, les conflits deviennent nombreux et violents, le groupe perd une part de son territoire face aux autres. Or, il est remarquable qu'à aucun moment, l'hypothèse du stress causé par la manipulation, en elle-même, ne semble devoir être évoquée. En outre, pourquoi retirer le dominant plutôt que n'importe lequel des singes, si ce n'est parce que l'expérience se fonde sur un modèle bien particulier, et surtout bien politique, du corps physiologique ? [Haraway, 1983] Une étonnante série d'affinités se constituent ainsi entre les métaphores des sciences du vivant et celles des sciences des organisations sociales, dans un trafic constant de fictions narratives mobilisant des notions d'organisation, de fonction, de justice, de hiérarchie [Vincent, 1986 : 157]. Vous retirez la tête, et vous neutralisez ce qui assurait la loi et l'ordre.

D'autre part, il ne faut pas occulter le lien, très tôt créé, entre la sexualité et la dominance comme principe organisateur. La hiérarchie organise non seulement la sexualité, mais surtout l'accès à la sexualité des femelles et donc le contrôle de celles-ci. De ce fait, les sciences bio-sociales sont devenues « *le miroir sexiste de notre propre monde social. Elles ont également constitué des outils puissants de ce monde, à la fois en soutenant des idéologies qui le légitiment, mais aussi en amplifiant leur pouvoir matériel* » [Haraway, 1983 : 127].

Le concept de dominance est un concept qui s'est principalement appliqué aux mâles et qui offre une certaine conception du rôle « naturel » de ceux-ci. Je vous inviterais, à titre d'exemple, à relire la citation d'Alison Jolly, qui ouvrirait cet article ; on ne manquera pas de

⁶ On trouvera également, dans les arguments plaidant pour le maintien du concept de dominance, des hypothèses mêlant un fonctionnalisme assez rudimentaire et un élitisme à peine masqué : ainsi, Robert Bolles [1981 : 434] affirme le bien-fondé d'un système qui sélectionne le fait d'avoir des vainqueurs, et qui, comme les compétitions sportives, permet de produire des hommes meilleurs.

s'inquiéter du vocabulaire militaire, voire guerrier qui caractérise, à cette époque, les descriptions de la hiérarchie : « *troupe* » « *opère un retrait en formation de bataille* » « *formidables canines* ». L'attention en outre se focalise sur les mécanismes qui assurent la défense contre les dangers. La sémantique généralement utilisée dans ce cadre n'a rien d'innocent : c'est une sémantique qui légitime, voire qui naturalise une distribution (très asymétrique) du pouvoir, des rapports de force, voire du contrôle des femelles. Le concept de dominance participe dès lors, selon Linda et Laurence Fedigan de la légitimation de la différence des genres. « *La hiérarchie est politique, stable, compétitive et ce sont ce type de liens stabilisés qui forment le ciment du groupe ; les femelles, en revanche, ne sont pas vraiment concernées par la hiérarchie, elles ne s'organisent pas de manière stable, et quand elles s'impliquent dans des conflits de dominance, ce sont plutôt des disputes inconsistantes.* » [1989 : 43].

La critique de Strum rend ces enjeux tout à fait explicite : « *L'observation de la bande de Pumphouse conduit à (cette) conclusion : rien ne prouve que l'agression, la supériorité des mâles et leur mainmise sur le pouvoir politique soient caractéristiques du mode de vie des premiers humains. D'autre part, si l'on croit sincèrement que la société des humains est caractérisée par la loi du plus fort, la supériorité masculine et une hiérarchie stable entre les mâles, alors il faudra bien trouver de nouvelles explications. Nous ne pouvons plus nous contenter de dire qu'« il en va ainsi » de toute société* » [1990 :114]. Le fait que cette conception de l'organisation sociale soit sous-tendue par des enjeux aussi cruciaux a sans doute favorisé les résistances à l'abandon du concept de dominance. Tout comme cela permet de comprendre que ce soient majoritairement chez des femmes, à une époque qui commence à sérieusement remettre en cause la légitimité des rapports de force, qu'aient émergé la conscience de ce que ce modèle pouvait avoir de suspect.

Une science au féminin ?

Mais la manière même dont la controverse a pu se calquer sur la ligne de séparation des genres, genre des animaux, mais aussi genre des observateurs, a dû également jouer en défaveur des tentatives de révision du modèle.

Car dès lors que ce sont majoritairement des femmes qui ont entrepris de contester la hiérarchie de dominance et surtout le fait que la contestation émane dans une forme qui a pu être traduite comme une façon féminine de lire la réalité et d'observer la nature (qu'on se souvienne des termes de Cyrulnick), voire une manière féminine de faire science, le crédit que l'on pourrait apporter à leur recherches en est automatiquement diminué [Lutz, 1995]. Les arguments et les contestations ne sont pas du tout semblables quand on compare les critiques de Thelma Rowell, de Shirley Strum, voire celles de la primatologue Barbara Smuts — qui participa au dossier de Berstein en reprenant, pour en confirmer la pertinence, une partie des travaux de Strum— avec celles des scientifiques masculins. Ainsi, la critique de Bernstein — dont le titre de l'article : « *Le bébé et l'eau du bain* » est on ne peut plus explicite à cet égard— comme celle de ses collègues, s'est majoritairement focalisée sur le manque de valeur prédictive du concept. La préoccupation pour l'inconsistance des corrélations ne dit pas autre chose : on ne peut pas correctement prédire la dominance tant que les critères ne sont pas mieux définis. Ce que Rowell, Strum ou Smuts utilisent comme argument est relativement différent : le concept ne permet pas d'expliquer, de comprendre nos babouins. Il ne fait en aucun cas honneur à leur complexité. Ainsi, Smuts affirme que la dominance est une mauvaise question puisqu'elle ne permet pas de « *comprendre comment les animaux entrent en compétition et pourquoi ils ont choisi de faire de la manière dont ils le font* ». Elle conclut son article en regrettant que « *les primatologues aient consacré tant de temps à s'exténuer sur le concept de dominance agonistique, et si peu de temps à explorer les*

stratégies individuelles de compétition » [1981 : 448]. Rowell, de son côté, ne cesse de s'interroger sur la manière dont le problème se pose pour ceux qu'elle observe. Qu'on relise le passage où elle analyse la façon dont s'établit la dominance en captivité : apparaît clairement que la question qui la guide est celle de comprendre comment le singe lui-même comprend la situation, et quel est son point de vue sur celle-ci. La valeur prédictive, toujours selon Rowell, n'a aucune chance face à la complexité des situations, puisque toute affirmation au sujet de la hiérarchie « *doit être accompagnée de tant de qualifications à propos des circonstances de l'interaction dont il s'agit de prédire l'issue qu'il n'y a vraiment rien d'étonnant à ce que la dominance ne soit pas le concept de choix pour décrire un groupe de ce type* » [1972 : 138]. Strum, quant à elle, se donnera comme contrainte de ne jamais construire un savoir « dans le dos » de ses babouins ; dans sa pratique, les questions qui leur sont adressées se subordonnent à l'exigence de savoir « ce qui compte pour eux ». Son travail illustre clairement ce que Linda et Laurence Fedigan diront de celui de ces trois primatologues : « les babouins eux-mêmes apportent les idées et les réponses » [op. cit. : 50].

Dès lors, au-delà de la controverse au sujet de la hiérarchie, et qui lui donne un sens nouveau, se profile un autre débat conflictuel : un débat qui porte sur les manières d'envisager et de définir ce qu'est savoir. Evelyn Fox Keller affirmait que la science, traditionnellement, a eu comme but principal la prédiction, ce qui implique le pouvoir de contrôler et de manipuler les objets de telle sorte que certains événements prédits se produisent [1983 :121]. Elle associe cette caractéristique à un style culturellement masculin (de domination et de contrôle) d'appréhender la réalité et le rapport à autrui. A cet égard, remarquons-le en passant, les expériences autour de la hiérarchie, que ce soient celles de la captivité ou celle de Carpenter, représentent une version extrême, voire caricaturale, d'une science de la manipulation violente et de la domination. En revanche, commentent Linda et Laurence Fedigan, « *les femmes, de par une longue histoire de rapports de force, de par cette expérience critique de leurs conditions dans ce système de pouvoir, mais aussi de par les effets d'une socialisation particulière, ont favorisé la vision d'une science dont le but n'est pas la prédiction pour elle-même, mais la compréhension ; non pas le pouvoir de manipuler, mais l'empowerment, cette forme de pouvoir qui résulte de la compréhension du monde autour de nous (...)* » [Op. cit. : 50]. Il n'est dès lors pas surprenant que ce soit justement la hiérarchie qui, parce que ce thème est porteur d'un double enjeu de politique et de politique épistémologique, ait pu à la fois susciter les suspicions des femmes et à la fois créer un tel contraste dans la manière dont se définit ce qu'est « bien connaître ».

Certes, d'autres femmes ont utilisé d'autres stratégies pour remettre en cause l'hypothèse de la dominance des mâles : elles ont, notamment dans la lignée des travaux de la sociobiologie, insisté sur le fait que les femelles s'organisaient, elles aussi, sur le mode de la hiérarchie. Mais cette stratégie, constate Haraway, loin de déstabiliser le concept, n'a sans doute fait que le renforcer [1992]. En outre, la sociobiologie a elle-même encouragé « *la résistance de certaines idées face à la charge des faits. Les sociobiologistes ont relayé le mythe du mâle dominant combattant pour les femelles, mythe issu d'une tradition naturaliste victorienne et romantique, et ont sans doute favorisé la résistance à des scénarii alternatifs* » [Rowell, 2000 : 140].

Conclusions

Une dernière raison — mais bien d'autres mériteraient d'être évoquées— dans cette tentative de comprendre la résistance des scientifiques à l'abandon de la hiérarchie me permet de reprendre certaines de celles qui précèdent, en leur offrant une autre traduction. La hiérarchie, d'une certaine manière, constituait un bon objet pour le projet de faire science, tel que les primatologues pouvaient l'ambitionner. La recherche d'invariants spécifiques, la possibilité de prédictions fiables et susceptibles de faire l'objet de corrélations et de statistiques relève, dans ce cadre, à la fois d'un parti-pris épistémologique et d'un choix ontologique particulier. La hiérarchie de dominance répond parfaitement à ces deux options. Elle produit animaux qui obéissent à des invariants spécifiques, dont la conduite n'est que le produit d'ajustements à des lois qui les dépassent et auxquelles ils ne font que réagir — c'est l'organisation sociale qui guide chacun des comportements aveugles, mais totalement déterminés par, les finalités du groupe ou de l'évolution. Les animaux y sont mécanomorphisés et déterminés par des règles implacables. C'est dire, en d'autres termes, que ces animaux sont à la fois de parfaits objets de science, et de parfaits objets de nature. Or, ce que les hérésies de Rowell ou de Strum avaient de vraiment scandaleux, c'est qu'elles ont remis en question ces deux parti-pris.⁷ En laissant les babouins répondre à d'autres questions que celles qui sont traditionnellement posées aux non-humains, en leur accordant par exemple des compétences sociales qui ne soient plus le simple produit de l'obéissance à des règles spécifiques mais bien le fait de leur créativité dans la construction de liens sociaux, ces primatologues ont rompu d'une part, avec une certaine ambition de faire science, et, d'autre part, avec une certaine manière de créer un partage entre les humains et les animaux, entre les objets de nature et les acteurs-sujets de culture ou de société. Les babouins de Rowell, comme ceux de Strum, sont trop complexes pour un projet scientifique qui ambitionne le contrôle, la prédiction, les règles universelles, les lois généralisables. Ils ne peuvent en aucun cas se soumettre, sans résister, à une hypothèse trop simple comme celle de la hiérarchie. Rowell affirmera, à cet égard, qu'il est bien peu probable que pour des êtres aussi intelligents et aussi dépendants de l'apprentissage social que sont les primates, on puisse imaginer que des relations asymétriques de pouvoir soient déterminées par de simples variables biologiques comme l'âge, le poids ou encore par des expédients rapides comme le fait d'être capable de vaincre l'autre dans une relation dyadique.

Certes, aujourd'hui la question de la hiérarchie a bien changé. Elle n'a pu survivre à la controverse qu'en se compliquant, en renonçant à la linéarité, à l'exclusive des mâles et à l'exclusion des femelles, à la stabilité, aux corrélations et aux relations dyadiques. La question de savoir si elle est dans la tête des chercheurs ou dans celle des animaux continue cependant de nourrir les débats [par exemple, Altmann, 1981], comme celle de savoir si elle est importante pour eux ou bien pour nous.

Signe de ces transformations prometteuses, elle prend d'autres noms, plus intéressants et surtout moins chargés de contraintes: « prestige » [Zahavi, 1997 ; Heinrich, 2000], « charisme » [Power, 1991], voire celui de « déférence » [Rowell, 1972]. Et sans doute ces termes sont-ils à la fois plus dignes de l'inventivité de ces animaux et plus à même de nous aider à penser l'étonnante similitude de certains de leurs problèmes avec les nôtres.

⁷ Voir aussi à ce sujet Stengers [1993 :75].

Bibliographie

- ALTMANN Stuart, 1981, « Dominance Relationships : The Cheschire cat's grin ? » *The Behavioral and Brain sciences*, 4 : 430-431.
- BEAUGRAND Jacques, 1983, « Modèles de dominance et théorie de l'évolution », in J. Lévy et H. Cohen (dir.), *Darwin après Darwin*, Québec, PUQ : 110-137.
- BERNSTEIN Irwin, 1981, « Dominance : The Baby and the Bathwater », *The Behavioral and Brain sciences*, 4 : 419-457.
- BOLLES Robert, 1981, « A parallel to dominance Competition » *The Behavioral and Brain sciences*, 4 : 433-434.
- CYRULNICK Boris, 1990, Préface à l'édition française de Shirley Strum, *Voyage chez les babouins*, traduction de l'anglais par F. Somon-Duneau, Paris, Eshel : 13-18.
- DESPRET Vinciane, 2002, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.
- DESPRET Vinciane, 2006, « Sheep do have Opinions » in B. Latour et P. Weibel (dir.) *Making Things Public. Atmospheres of Democracy*, Cambridge (USA), M.I.T. Press. : 360-370.
- DESPRET Vinciane, 2007a, *Bêtes et Hommes*, Paris, Gallimard.
- DESPRET Vinciane, 2007b, « Ce qui touche les primates » *Terrain*, 49 : 89-106.
- FEDIGAN Linda et FEDIGAN Laurence, 1989, « Gender and the Study of Primates » in Sandra Morgan (dir.) *Critical Reviews of Gender and Anthropology : Implications for Teaching and Research*, Washington, D.C, American Anthropological Association : 41-64.
- FOX KELLER Evelyn, 1983, « Feminism and Science » in Elizabeth Abel et Emily Abel (dir.) *Women, Gender and Scholarship (The Sign Reader)*, Chicago, Chicago University Press : 109-122.
- HARAWAY Donna, 1983, « Animal Sociology and a Natural economy of the Body Politic, Part 1 : A Political Physiology of Dominance » in Elizabeth Abel et Emily Abel (dir.) *Women, Gender and Scholarship (The Sign Reader)*, Chicago, Chicago University Press : 123-138.
- HARAWAY Donna, 1992, *Primates Visions*, Londres, Verso.
- HEINRICH Bernd, 2000, *Mind of the Raven*, New York, Harper Collins.
- HINDE Robert et DATTA Saroj, 1981, « Dominance : An Intervening variable » *The Behavioral and Brain sciences*, 4 : 442.
- JOLLY Alison, 1972, *The Evolution of Primate Behavior*, New York: Macmillan Publishing.
- JOLLY Alison, 2000, "The Bad Old Days of Primatology?" in Shirley Strum et Linda Fedigan (dir.) *Primate Encounters: Models of Science, Gender and Society*, Chicago, University of Chicago Press : 71-84.
- LATOUR Bruno, 2001, « A Well Articulated Primatology : Reflections of a Fellow Traveler » in Shirley Strum et Linda Fedigan (dir.) *Primate Encounters : Models of Science, Gender and Society*, Chicago, University of Chicago Press : 358-382.
- LUTZ Catherine, 1995, « The Gender of Theory » in Ruth Behar et Barbara Gordon (dir.) *Women writing Culture*, Berkeley, University of California Press : 249-266.
- POWER Margareth, 1991, *Power The Egalitarian: Human and Chimpanzee*, Cambridge University Press.
- ROWELL Thelma, 1964, "The Habit of Baboons in Uganda", *Proc. E. Afr. Acad.*, 2:121-127.
- ROWELL Thelma, 1966, « Forest-living baboons in Uganda », *J. Zool. Lond.*, 149: 344-364.

- ROWELL Thelma, 1967, "Variability in the Social organization of Primates" in Desmond Morris (Dir.) *Primate Ethology*, London, Weidenfield&Nicolson: 219-235.
- ROWELL Thelma, 1972, *Social Behaviour of Monkeys*, Harmondsworth, Penguin Books.
- ROWELL Thelma, 1974, « The Concept of Social Dominance » *Behavioral Biology*, 11 : 131-154.
- ROWELL Thelma, 1978; « Forest Baboons- A Recantation », texte non publié préparé en vue du séminaire de la Wenner-Green Foundation, « *Baboon Field Research : Myths and Models* » ; 25 juin-4 juillet, 1978.
- ROWELL Thelma, 2000, Echanges courriel publié dans Shirley Strum et Linda Fedigan (dir.) *Primate Encounters: Models of Science, Gender and Society*, Chicago, University of Chicago Press : 138-144.
- SMUTS Barabara, 1981, « Dominance : An Alternative View », *The Behavioral and Brain sciences*, 4 : 448-449.
- STENGERS Isabelle, 1991, « Une science au féminin ? » in Isabelle Stengers et Judith Schlanger (dir.), *Les Concepts scientifiques*, Paris, Gallimard.
- STENGERS Isabelle, 1993, *L'Invention des Sciences Modernes*, Paris, La Découverte.
- STRUM Shirley et FEDIGAN Linda, 2000, « Changing Views of Primate Society : A Situated North American View », in Shirley Strum et Linda Fedigan (dir.) *Primate Encounters : Models of Science, Gender and Society*. Chicago : University of Chicago Press : 3-49.
- STRUM Shirley, 1982, "Agonistic Dominance in Male Baboons; An Alternative View" *International Journal of Primatology*, 3: 175-202.
- STRUM Shirley, 1990 (1987) *Voyage chez les babouins*, traduction de l'anglais par F. Somon-Duneau, Paris, Eshel.
- VINCENT Jean-Didier, 1986, *Biologie des passions*, Paris, Odile Jacob.
- WASHBURN Sherwood et DEVORE Irvén, 1962, "Social Behavior of Baboons and Early Man" in Sherwood Washburn (dir.) *Social Life of Early Man*, London, Methuen, 1962: 91-105.
- ZAHAVI Amotz et ZAHAVI Avishag, 1997, *The Handicap principle : a Missing Piece of Darwin's Puzzle*, Oxford, Oxford University Press.
- ZUCKERMAN Solly, 1981 (1932), *The Social Life of Monkeys and Apes*, Londres, Routledge et Kegan.